

F A I R E
L CES FORMES D'OCCUPATION
ET D'APPROPRIATION QUI
REDESSINENT LA VILLE **E**
T R O T T O I R

R O M A N A

M A R S 2 0 1 9

F A I R E
L CES FORMES D'OCCUPATION
ET D'APPROPRIATION QUI
REDESSINENT LA VILLE **E**
T R O T T O I R

R O M A N A N A N G A

« FAIRE LE TROTTOIR »

CES FORMES D'OCCUPATION ET D'APPROPRIATION QUI REDESSINENT LA VILLE

Dans un voyage qui nous mènera sur les trottoirs de Dakar et Luanda en passant par Yangon, nous verrons comment les habitants de ces villes réclament et reprennent, de manière temporaire ou plus permanente, ces portions d'espace public à travers diverses formes d'appropriation.

Dans ces lieux de passage, Dakarois, Yangonites et Luandais improvisent des marchés, des cafés, des lieux de culte, ou encore des librairies à ciel ouvert. Par le biais de ces différentes formes d'occupations des trottoirs, les habitants mettent en mouvement et redessinent en permanence leur ville. Ils répondent à des besoins ponctuels ou changeants et pallient à des manques et des impensés, avec des solutions souples, rapides et inventives. Ces initiatives habitantes d'investissement de l'espace public permettent à ceux qui vivent la ville de participer à sa fabrique, pour en faire un lieu des possibles.

Parmi ces habitants devenus acteurs, qui façonnent spontanément l'environnement urbain, se trouvent des individus issus de toutes les classes sociales et venant de tous les horizons, mais notamment ceux qui sont rarement invités autour des tables où se prennent les décisions concernant la ville. Pour ces habitants marginalisés, l'occupation spontanée est une manière de revendiquer un droit de participation au processus de création de l'espace urbain et de proposer leurs idées et leurs visions de la ville.

Investir le trottoir c'est aussi un acte qui permet à tous d'habiter, même temporairement, des espaces de la ville où ils ne peuvent résider, notamment les centres-villes si convoités, que des loyers élevés rendent élitistes. Le trottoir devient alors un des rares lieux où vendeurs ambulants, hommes d'affaires, intellectuels et ministres sont amenés à se côtoyer. Reprendre le trottoir, notamment ceux des beaux quartiers devient alors un geste symbolique, presque politique.

Le temps d'une journée, nous arpenterons les rues de Dakar, Yangon et Luanda, en effectuant quinze haltes, pour observer autant de situations d'appropriation de l'espace public. Nous verrons ainsi comment des hommes et des femmes « font le trottoir », et font du trottoir un espace habité et pas juste traversé.

D A I



K A A R





6H - PAUSE CAFÉ TOUBA

Il est six heures et Dakar se réveille doucement. Dans des rues presque désertes, une centaine d'hommes s'affairent déjà. Équipés de leur kit de travail, un réchaud à charbon de bois, une grande marmite, une centaine de gobelets en plastique et quelques ingrédients, ils attendent leurs premiers clients. Ce sont les vendeurs de café *Touba*, une boisson chaude très appréciée des Sénégalais. Le breuvage est un mélange de café moulu, de poivre noir de Guinée et de sucre, préparé à la manière d'un café filtre.

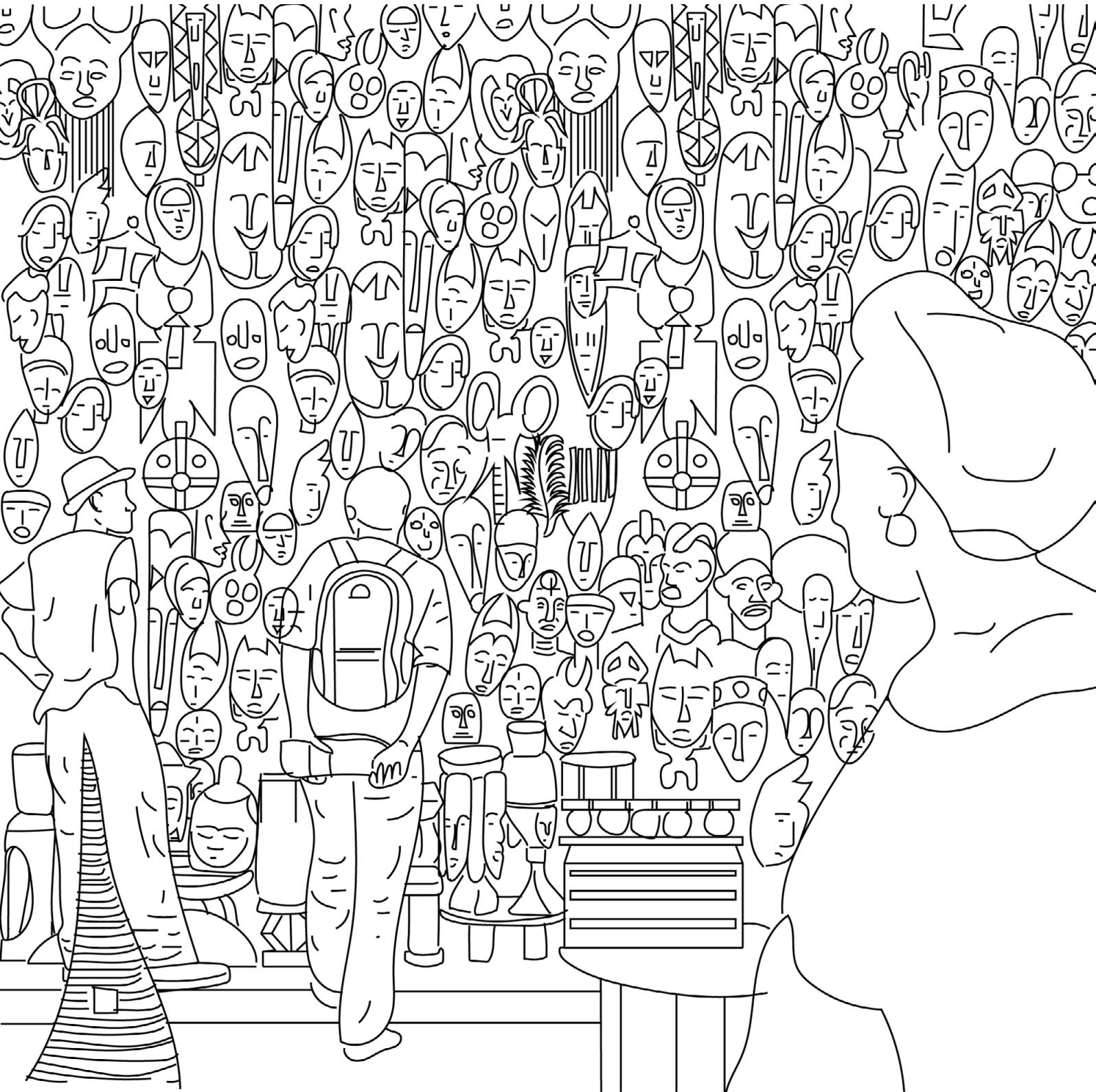
Quelques passants matinaux, sur le chemin du travail, s'accordent une halte pour s'acheter pour 50 francs CFA, leur première tasse de *Touba* de la journée, consommée sur place ou emportée.

La vente de café *Touba* est depuis quelques années une activité florissante dans la capitale sénégalaise et les dispositifs de vente sont divers.

Certains portent à bout de bras des thermos et écumant les trottoirs de Dakar, en suivant des itinéraires tracés d'avance. D'autres se munissent de chariots et se faufilent parmi les piétons, marquant des haltes dans des coins de rue et des places particulièrement fréquentés. Des vendeurs plus sédentaires, optent pour des points de vente fixes, souvent une simple portion de trottoir où ils s'installent parfois à même le sol, ou un petit stand, édifié à l'aide de matériaux sommaires.

Pour ces occupations plus pérennes, les vendeurs doivent éventuellement verser une patente à la mairie de Dakar, ou recourir à des arrangements monétaires officiels, entre commerçants ou avec les habitants du quartier.

Qu'ils soient nomades ou sédentaires, les vendeurs de *Touba*, transforment les trottoirs qu'ils occupent ou traversent, en des lieux qui s'inscrivent dans la routine de nombreux Dakarois. Devenus des habitués, certains guettent impatiemment leur passage ou se rendent itérativement à leur rencontre, pour se désaltérer mais aussi pour sociabiliser autour d'une tasse de café épicé.



10H - ART DE RUE À KERMEL

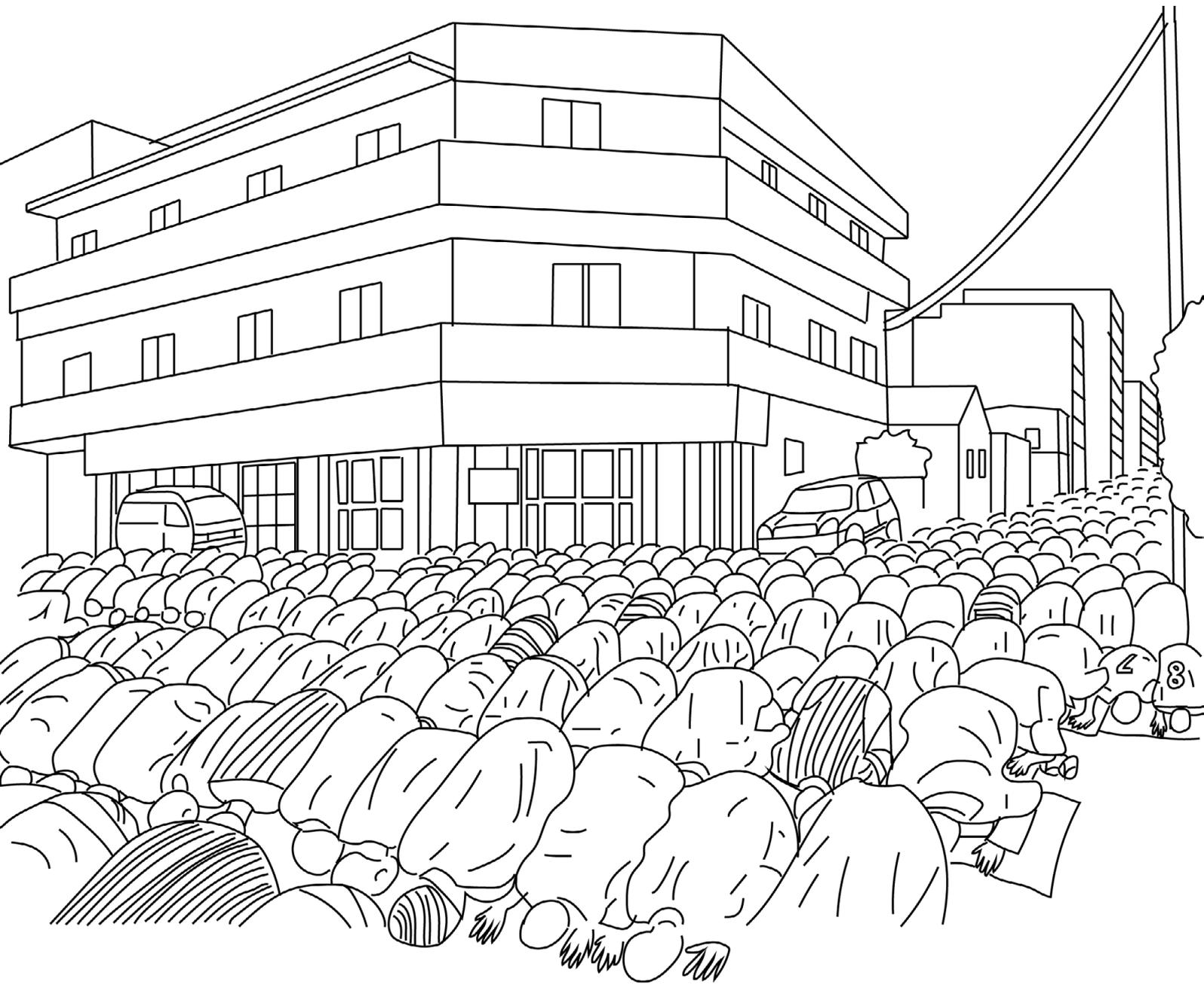
Il est dix heures et le marché Kermel est en ébullition. Commerçants, acheteurs, revendeurs, touristes et curieux slaloment entre les étals de poissons frais, viandes, fleurs, fruits et légumes. Autour de cette halle ronde en fer forgé et briques, un autre marché s'organise.

Des marchand d'art et d'artisanat, proposant bijoux, vanneries, tissus, maroquineries, peintures et statuettes en tous genres, ont investi les trottoirs avoisinants. Le choix de l'emplacement est stratégique. Kermel se situe dans le centre historique de la ville et sa remarquable architecture en fait un point de passage obligatoire de tous touristes à Dakar. C'est notamment cette clientèle étrangère, à la recherche de souvenirs, qu'il faut alpaguer.

Pour ce faire, les commerçants disposent avec soin leurs plus beaux bibelots. Les uns s'installent avec leurs marchandises sur des nattes colorées posées à même le sol. D'autres improvisent des présentoir en bois ou en carton et certains n'hésitent pas à transformer les voitures garée à proximité en étal.

Parmi eux les vendeurs de masques africains se distinguent. Sur des pans de murs d'enceinte des bâtiments environnants, ils accrochent des oeuvres taillées dans des bois précieux, tels que le teck et l'ébène. Des masques maliens, ivoiriens, guinéen ou encore Burkinabé, côtoient les masques semainiers des populations Wolof. Ces objets rituels aujourd'hui devenus décoratifs sont proposés au prix débattable d'une douzaine d'euros l'unité.

Ainsi les marchandages entre vendeurs d'art en quête de bénéfices et badauds en quête de bonnes affaires vont bon train sur ces portions de trottoir devenues galerie d'art.

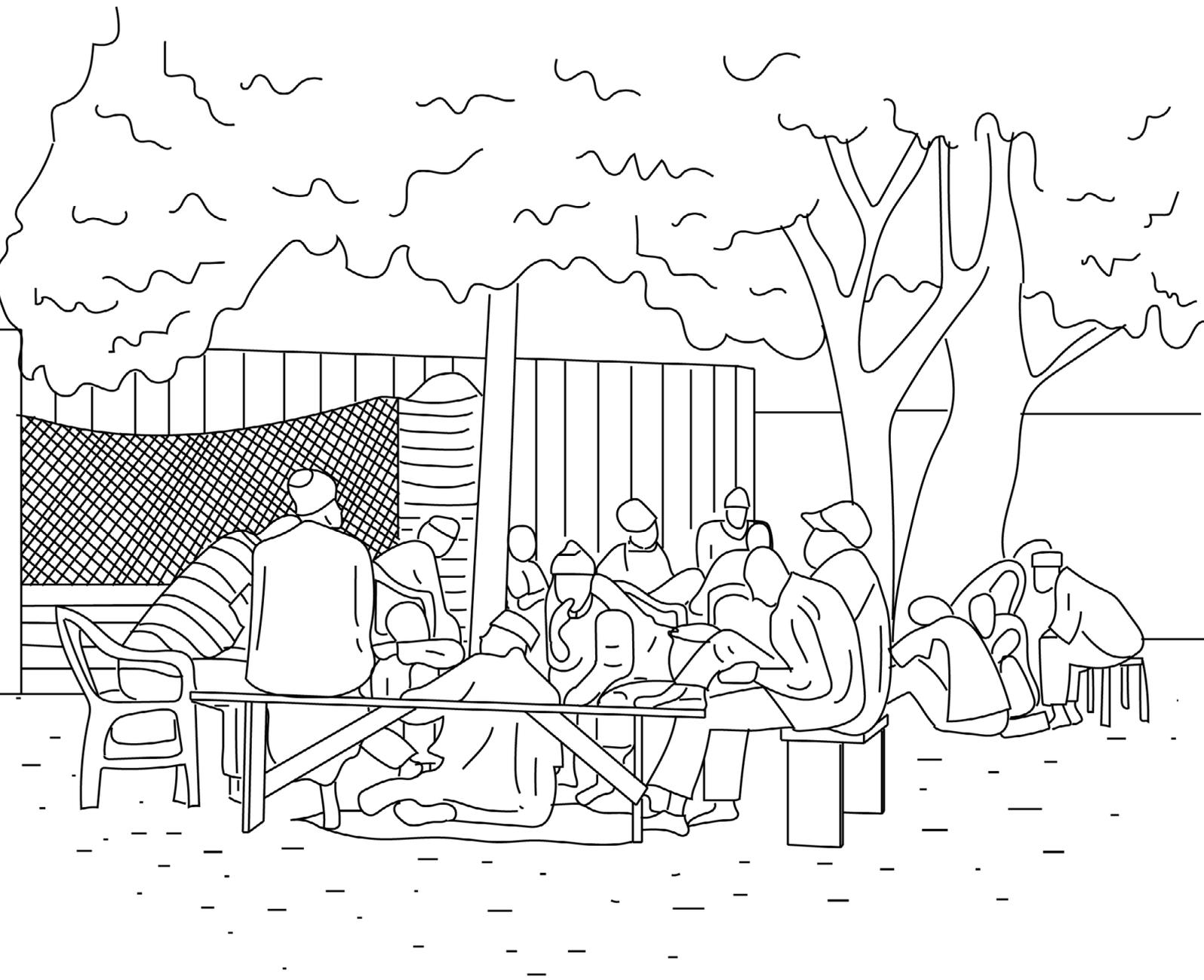


13H - MOSQUÉE À CIEL OUVERT

Il est treize heures et l'appel du *muezzin* retentit dans tout Dakar. C'est l'heure du *salāt al-jum'ah*, la prière du vendredi, la plus importante de la semaine. Si les autres *salāt* peuvent être accomplis à domicile ou en solitaire, pour le *jum'ah* il est préférable de prier en groupe et se rendre à la mosquée. Dans les rues du Plateau, quartier central, historique et très commerçant de Dakar, les vendeurs de fruits et légumes de la rue Sandinieiri, abandonnent quelques instants leur étals.

Les mosquées de ce quartier très animé se remplissent rapidement, alors c'est sur les trottoirs, voire sur la chaussée, que les fidèles s'installent, formant des rangées parallèles tournées vers la Mecque. Les plus avisés ont prévu leur tapis, d'autres improvisent avec une simple natte voire se contente de tracer un rectangle dans le sol sableux, l'important étant de délimiter spatialement un espace purifié pour y accomplir sa prière. Les fidèles enchainent alors les *Rakat*, s'inclinant, se redressant et se prosternant, dans une parfaite coordination, tandis que s'élèvent en chœur les « Allâhou Akbar ».

L'office fini, la rue Sandinieri devenue mosquée le temps d'une prière, retrouve son aspect et ses fonctions habituelles ; voie de passage, lieu de rencontre et grouillant marché à ciel ouvert.



16H - FAIRE GRAND'PLACE

Il est seize heures et assis à l'ombre d'un kapokier, au beau milieu d'un terre plein central, une dizaine d'hommes sont rassemblés. Deux d'entre eux disputent une partie de dame, sous le regard de quelques spectateurs. D'autres débattent de l'actualité ou se font confidences.

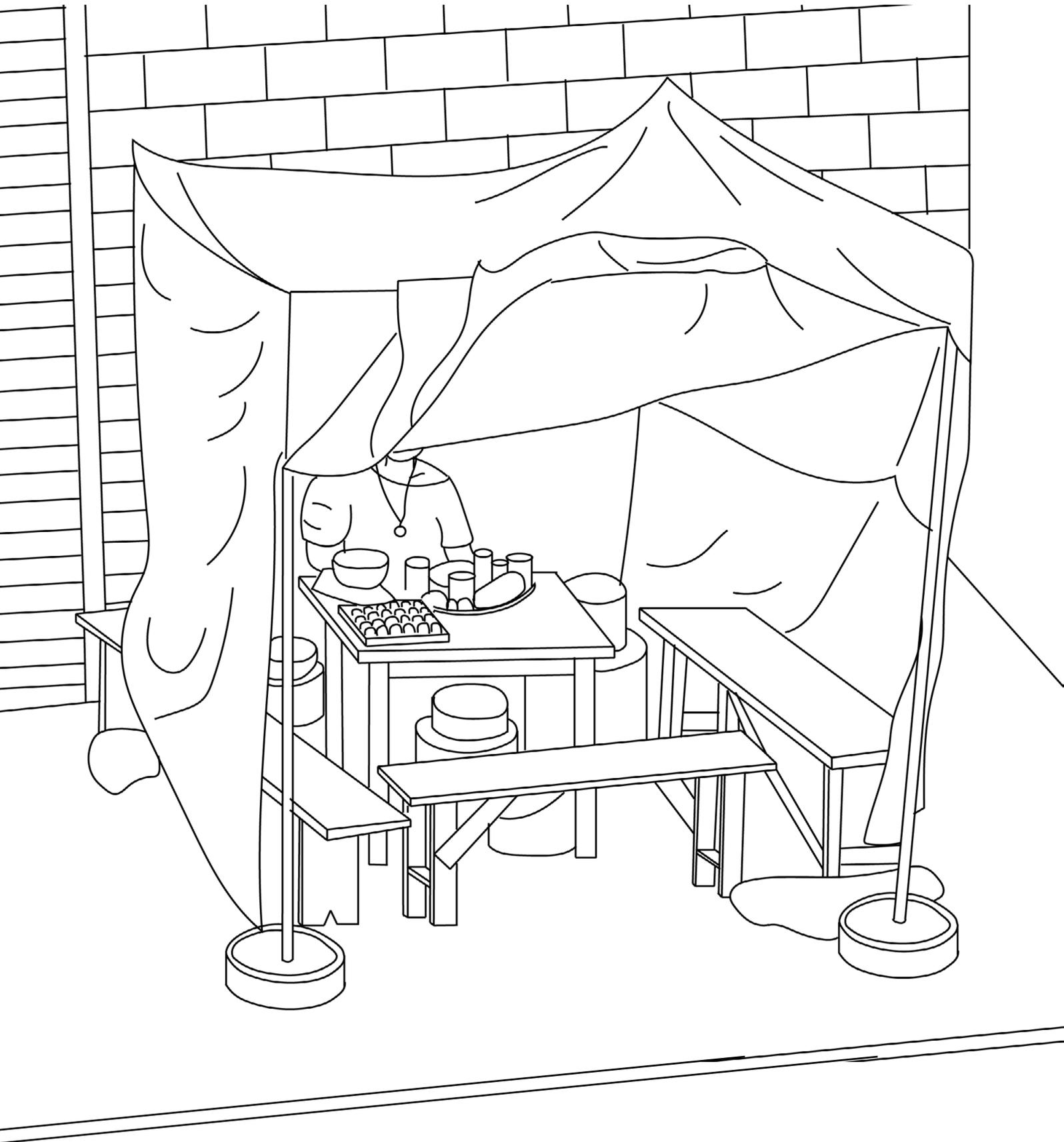
Ces groupes d'hommes, souvent des habitants d'un même quartier, se donnent quotidiennement rendez-vous en un lieu précis. Des portions d'espace public, qu'ils se sont appropriées et qui sont devenues leurs lieux de rencontre. Il peut aussi bien s'agir d'un vaste trottoir, que d'une place, un terre plein ou la devanture d'un commerce.

Ouvert aux quatre vents ou abrité grâce à des parasols ou un arbre, cet espace peut être meublée de quelques chaises et tables rapportées par l'assemblée ou de simples nattes posées au sol. Dans ce lieu ces hommes peuvent se retrouver dans un cadre familial mais pas familial, pour « faire *Grand'Place* ». Les premiers arrivants s'installent dès dix heures et les plus couche-tard, se séparent en général sur le coup de vingt-deux heures.

Parmi eux une majorité de retraités venus tuer le temps, parfois rejoints par des jeunes chômeurs ou des hommes souhaitant faire un brin de conversation avant ou après les horaires de travail. Issus de toutes les classes sociales, certains sont ou étaient, médecins, chauffeurs de taxi, commerçants, militaires ou députés.

Ces lieux intergénérationnels et de mixité sociale, se muent parfois en association, ayant un système de cotisation. Celles-ci sont redistribuées ou utilisées pour venir ponctuellement en assistance à des membres rencontrant des difficultés. Les *Grand'Place* sont aussi des lieux où des différents, impliquant l'un des membres, peuvent être réglés.

Ainsi une simple portion de trottoir devient un haut lieu de la vie sociale, un espace de dialogue et de divertissement, un lieu où s'organise l'entraide et un espace de médiation.



20H - TANGANA NIGHTS

Il est vingt heures, la nuit est tombée sur Dakar et dans les gargotes de rue, installées sur les trottoirs des cuisiniers s'affairent derrière les fourneaux. Ces modestes structures se constituent d'une table centrale, autour de laquelle sont installés cuisiner et clients, assis sur des banc en bois. L'ensemble est souvent protégé d'une bâche en plastique, posée sur une frêle structure. Ces cantines de rue porte le nom de *Tangana*, qui signifie « c'est chaud » en Wolof.

Habituellement tenus par des *Maïgas*, des hommes d'origine malienne, ces lieux proposent dès le matin, des collations à prix « social » à une clientèle d'hommes; des célibataires ou des travailleurs et des étudiants venus des banlieues de Dakar.

Au petit déjeuner, on y sert boissons chaudes et tartines. Au déjeuner et au dîner on y déguste des sandwiches et des plats à base d'omelettes, de pâtes et de frites, accompagnés de brochettes de viande. Les prix varient entre 200 et 400 francs CFA, ce qui convient au portefeuille des jeunes Dakarois et Dakaroises, de plus en plus nombreux à également fréquenter ces lieux pour manger entre amis ou en amoureux.

Aujourd'hui non seulement les jeunes filles fréquentent les *Tangana*, mais les femmes ont également décidé de se lancer dans cette affaire lucrative et concurrencent les *Maïgas*.

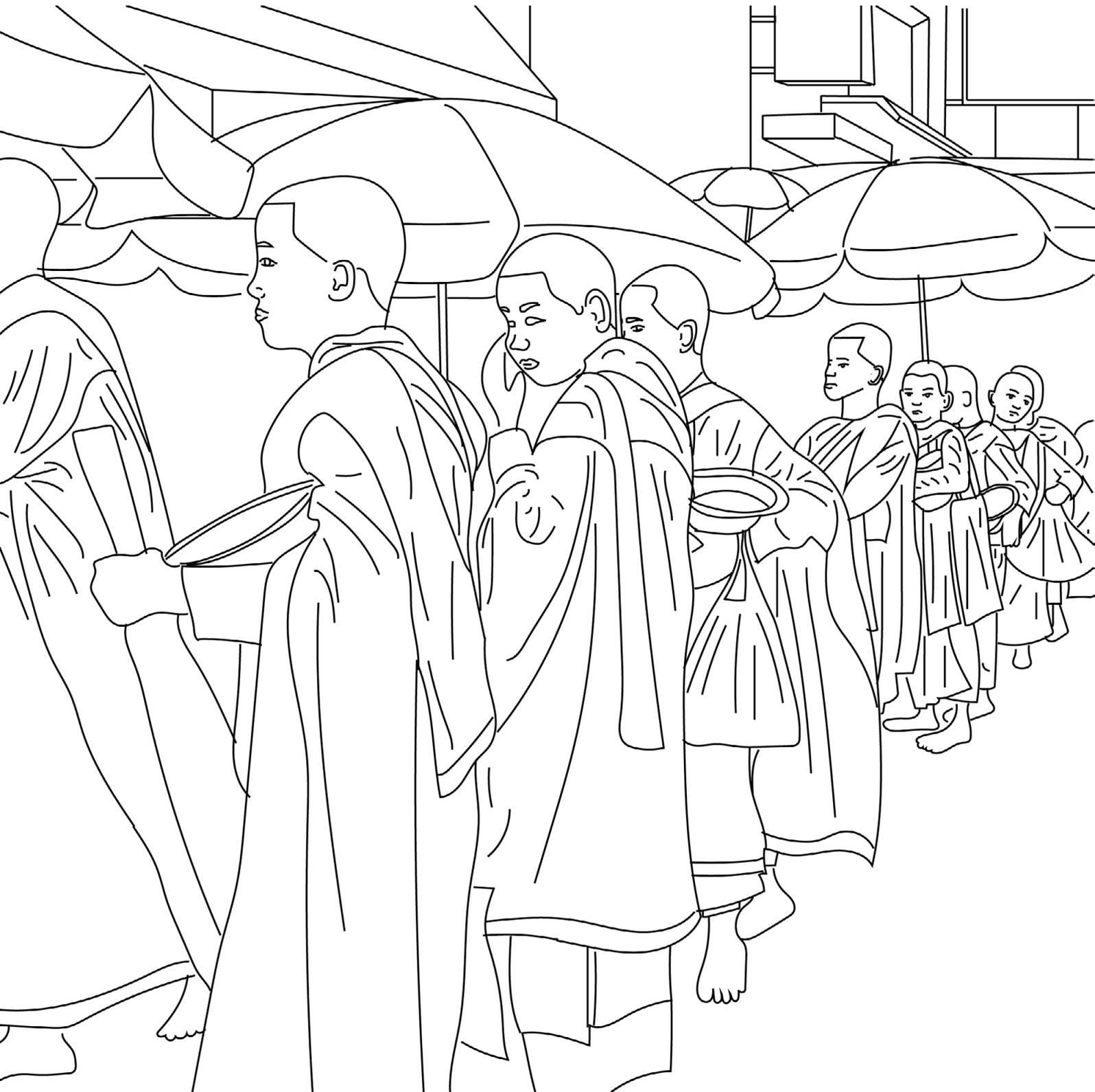
Longtemps l'apanage d'hommes d'origine modeste, Les *Tanganas* sont aujourd'hui des lieux plus mixte. Sur ces portions de trottoirs transformées en lieu de restauration et de sociabilité, des individus de tous genres, âges et classes sociales se côtoient, de l'aube au bout de la nuit.

YUAN



G O N





6H - L'OBOLE MATINALE

Il est six heures et l'aube point sur Yangon. Dans les rues de la ville des processions rouges et roses, de moines et de nones bouddhistes défilent. Tous les jours aux aurores, ces dévots quittent leurs monastères, pour effectuer le *tan sun*, quémander en groupe des offrandes alimentaires.

Alors qu'un moine guide la procession et annonce leur passage au son d'une cloche, les autres suivent en file indienne. Pieds nus, ils sillonnent les trottoirs, en tenant à la main des bols métalliques. Les habitants du voisinage les attendent sur le pas de leurs portes, également déchaussés. Après avoir versé dans les bols, des portions de riz ou de curry, ils se prosternent et joignant les mains pour recevoir la bénédiction des moines.

Ces offrandes peuvent prendre la forme de dons de plats cuisinés mais aussi d'argent et d'ingrédients remis à des monastères, voire d'invitation à partager un repas. Pour les Birmans bouddhistes se sont autant de façon de faire preuve de charité, de dévotion et d'accumuler bonne fortune. Pour les moines, la récolte de ces dons alimentaires est le principal moyen d'assurer leur subsistance, mais également une manière de tisser des liens avec les habitants du voisinage.

Pour ce faire, ils empruntent des itinéraires réguliers et passent une à trois fois par semaine devant chaque maison, à des horaires fixes. Il cherchent ainsi à s'inscrire dans la routine des habitants. Même si le passage de la maison individuelle à l'immeuble a impacté cette coutume, aujourd'hui au Myanmar nourrir les moines est encore une tâche dont beaucoup s'acquittent avec fierté.

Ainsi l'espace du trottoir devient le lieu d'accomplissement d'un rituel bouddhiste séculaire, qui permet notamment de maintenir le lien entre ces hommes et ces femmes ordonnés et leur paires séculiers.



11H - TEASHOP

Il est onze heures et les Yangonites s'apprêtent à passer à table. Dans les *Teashop*, des restaurants de rue installés sur les trottoirs de la ville, les places deviennent rares. Assis sur des tabourets miniatures en plastique, disposés autour de tables basses en bois, des hommes et des femmes, dégustent des plats de nouilles et des currys. Ces mets, vendus à des prix variant entre 500 et 1000 Kyats, sont issus des répertoires culinaires birman, chinois et indien.

Dans ces lieux ouverts dès six heures du matin, samoussas, naans sucrés, *doughnuts* chinois et autres mignardises sont proposés pour le petit déjeuner. Après huit heures les Yangonites s'y rendent pour déjeuner, dîner ou prendre un encas. Toutefois, c'est avant tout pour boire le thé que l'on se rend dans les *Teashop* et ce à toutes heures de la journée. La tasse de *Laphet-Yay*, un mélange de thé noir, lait condensé et lait en poudre, aux dosages pouvant varier selon les goûts, s'y vend pour 150 à 200 Kyats.

Le thé est indiscutablement la boisson phare au Myanmar et la tradition des *Teashop* remonte à l'occupation anglaise. Au-delà d'être des lieux de restauration, ce sont des lieux de sociabilité.

Avant l'arrivée d'internet et la banalisation de la télévision, on fréquentait les *Teashop* pour se tenir informé de l'actualité. C'était également des lieux de diffusion de la culture. Les musiciens en herbe y distribuaient leurs cassettes, dans l'espoir de se faire connaître d'un plus large public. C'est dans celui de Shwe Kyi Aye qu'est né dans les années 1980, le cercle des écrivains Yangonites. Aujourd'hui encore poètes, éditeurs, auteurs et artistes, se donnent rendez-vous tous les mardis et vendredis à 10h30 dans le *Teashop* de Aung, pour débattre, critiquer et philosopher.

Quant à ceux situés à côté des universités, ils sont les fiefs des étudiants, qui s'y rendent pour lire, débattre et séduire. C'est d'ailleurs d'une houleuse discussion de *Teashop*, opposant étudiants et membres du gouvernement militaire, qu'est parti le soulèvement populaire d'août 1988.

Plus récemment certains *Teashop* se sont équipés de télévisions, pour attirer une clientèle d'amateurs de football, qui s'y rend pour visionner les matchs des championnats européens.

Ainsi les *Teashop* sont au Myanmar de véritables institutions. Si aujourd'hui des versions plus raffinées voient le jour, le *Teashop* de rue reste le plus populaire et le plus fréquenté. Sur ces portions de trottoir réaménagées en espace de restauration, les Yangonites viennent refaire le monde autour d'une tasse de thé.



15H - BAINS PUBLICS

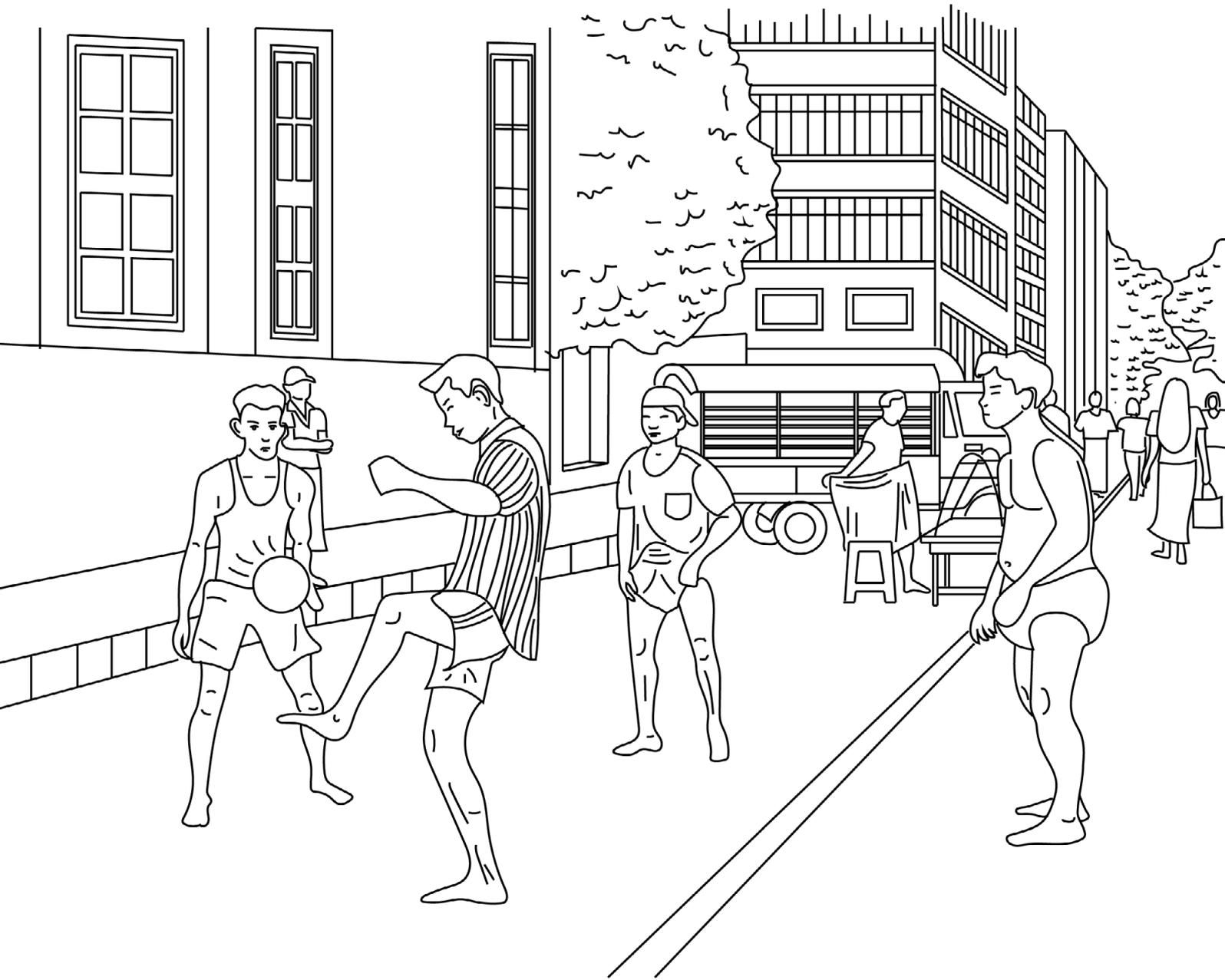
Il est quinze heures et alors que le soleil culmine dans le ciel, certains Yangonites ressentent le besoin de se rafraîchir. Sur le trottoir d'une des étroites ruelles de *downtown* Yangon, une femme accroupie près d'un point d'eau, prend son bain. Enveloppée dans son *longyi*, vêtement traditionnel que hommes et femmes portent habituellement noué à la taille, elle se lave à l'aide d'une grande bassine en plastique remplie d'eau. Dans ce pays où la pudeur est profondément ancrée dans les mœurs, il n'est pourtant pas rare d'assister à ces scènes de « bain public ».

Un accès discontinu voire inexistant à l'eau courante, dû à la vétusté et l'insuffisance des infrastructures, explique cette pratique. En 2018, moins de la moitié des 5,2 millions d'habitants de la ville avaient de l'eau à leurs robinets. Dans de nombreux quartiers l'approvisionnement en eau s'organise par roulement. Dans l'ensemble de logements collectifs de Pha Sa Pa La, dans le quartier de Dagon, les habitants ont l'eau un jour sur deux, pendant trois heures. Il est donc impératif de pouvoir en stocker chez soi, faisant du réservoir en plastique un incontournable de tout logements birmans.

À ces problèmes de distribution s'ajoutent des problèmes de pression de l'eau. Les nombreuses fuites et les branchements illégaux au réseau, font que celle-ci peine à atteindre les étages. Ainsi la plupart des édifices en hauteur, sont équipés de réservoirs collectifs situés au rez-de-chaussée, où il est possible de venir s'approvisionner.

Toutefois, monter les escaliers à pente raide de Yangon, en portant à bout de bras des bassines d'eau n'est pas une mince affaire. Certains Yangonites préfèrent donc s'acquitter des tâches humides au rez-de-chaussée, autour des points d'eau collectifs. Ainsi il n'est pas rare de croiser sur les trottoirs des personnes, lavant leur linge, leur vaisselle, leurs enfants ou elles-mêmes.

Ces pratiques, fruits d'une succession de désagréments, montrent la capacité d'adaptation des Yangonites, qui grâce à quelques bassines, transforment le trottoir en « bain-douche », faisant de cet espace public, une extension de l'espace domestique privé.



17H - CHINLONE

Il est dix-sept heures et à l'horizon le soleil décline, tandis que s'installe la fraîcheur du soir. Dans les ruelles peu passantes et sur des vastes trottoirs, des groupes d'une douzaine d'individus se forment. Disposés en cercle, ou de part et d'autre d'un filet, ils enchaînent jongles et passes, avec une balle en rotin tressé, d'une quinzaine de centimètres de diamètre. Ils jouent au *Chinlone*.

Ce sport apparu en Asie au onzième siècle, est également connu sous le nom de *Sepak Takraw*, *Sepak* signifiant « coup de pied » et *Takraw* signifiant « balle tressée ». Encore trop méconnu en Europe, il est extrêmement populaire en Asie, où un championnat international est annuellement organisé.

L'objectif est simple, maintenir la balle en l'air le plus longtemps possible en s'aidant uniquement de ses pieds. Les joueurs, mi-danseurs, mi-acrobates, réalisent des figures élaborées, qui ne sont pas sans rappeler le *Kung Fu*. Agilité, précision et vitesse sont les mots d'ordre, dans ce sport où la beauté du geste prime sur l'aspect compétitif. Le *Chinlone* est avant tout une activité conviviale, communautaire, qui repose sur l'esprit d'équipe et à laquelle hommes, femmes et enfants peuvent s'adonner.

Dans les villages, c'est dans les places et les cours que se déroulent les parties, mais dans une métropole dense comme Yangon, même le trottoir et la chaussée peuvent devenir terrains de jeux.

Au hasard d'une déambulation, on croise parfois des joueurs, qui encouragés par des passants devenus spectateurs, enchaînent les pirouettes. Ainsi, le temps d'une partie le trottoir devient terrain de sport.



20H - CHINATOWN BARBECUE

Il est vingt heures et attirés par l'odeur alléchante des grillades, les Yangonites affluent vers la *19th street*. Dans cet axe situé dans l'historique *Tayoke Tan*, le quartier chinois de Yangon, au cœur de la ville de fondation coloniale, les barbecues de rue ont envahi les trottoirs.

De part et d'autre de la chaussée, multiple tables et chaises sont disposées, à l'attention des centaines de personnes qui chaque soir viennent savourer des grillades, devenues fameuses. La brochette est la star des buffets et les stands alimentaires en proposent d'infinies combinaisons, à base de viande, poulet, crustacés, champignons, tofu et légumes. Disposées sur des étals, crues ou légèrement précuites, mais toujours dûment marinées et abondamment épicées, des brochettes par milliers attendent d'être dégustées.

Dans ce lieu prisé des locaux comme des touristes, la communication est facile. Il suffit de pointer du doigt les délices de son choix, tout en signalant de la main les quantités souhaitées, pour que celles-ci soient disposées dans un petit panier en plastique, avant de rejoindre le *grill*.

Les commandes peuvent ensuite être consommées sur place, accompagnées d'une chope de bière locale, dont la vente est ici plus tolérée que dans le reste de la ville. Les repas se prennent dans la promiscuité et les conversations s'entremêlent. Une fois repu, une marche digestive à travers le marché de nuit, situé au croisement de la *19th street* et de Mahabandoola *road*, s'impose. Chaque jour à 16h30, vendeurs de fruits, légumes, viandes et poissons frais, s'installent à côté des barbecues, faisant de cet axe l'un des plus animés de la ville.

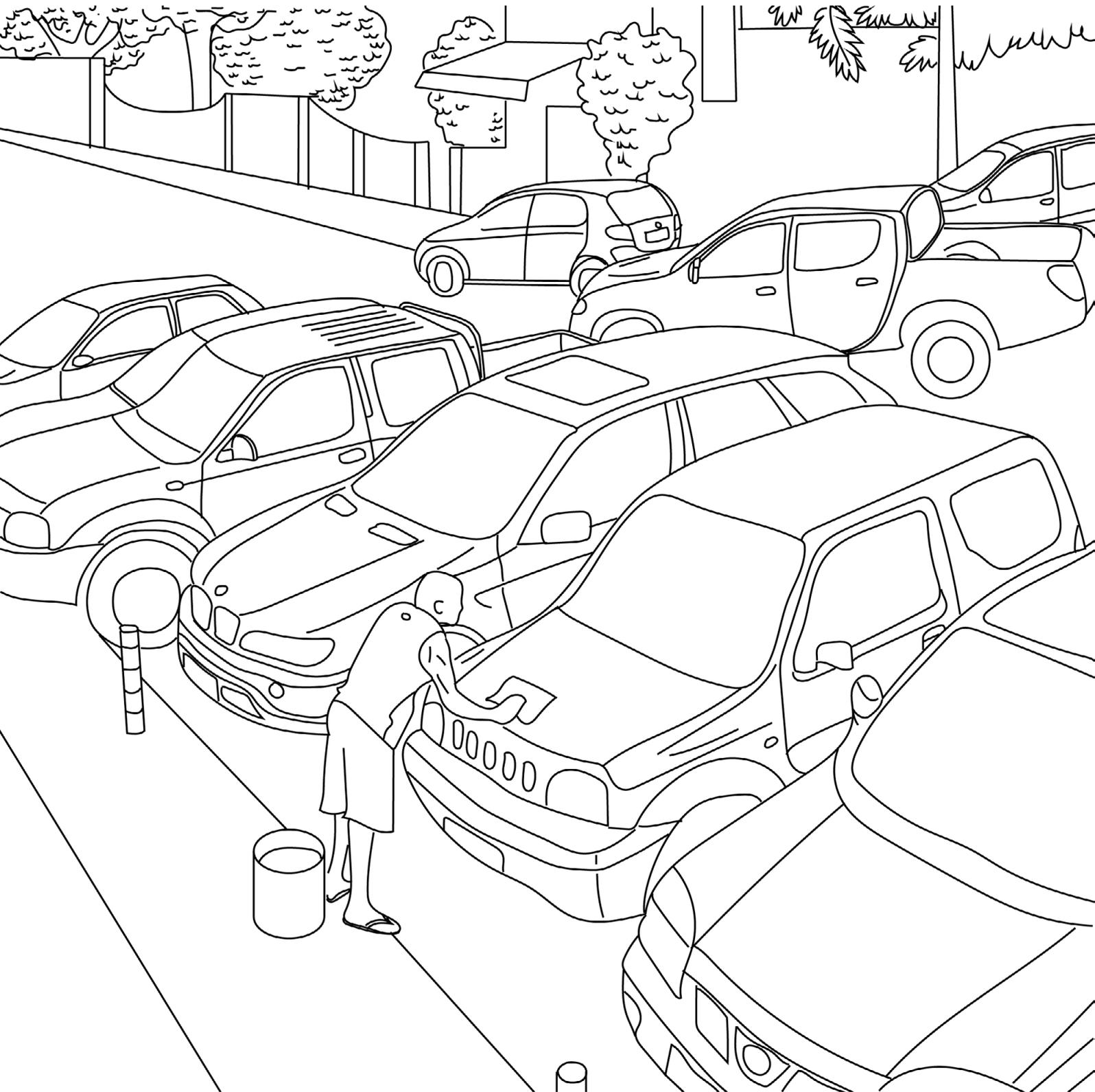
C'est lors du nouvel an chinois que l'ambiance y atteint son paroxysme, mais jovialité et convivialité sont au rendez-vous chaque soir, faisant des trottoirs de la *19th street* un des épicentres culturels et gastronomiques de Yangon.

L U A



NIDA





8H - LAV'AUTO

Il est huit heures et sur les trottoirs du centre ville de Luanda, des centaines de jeunes hommes, seau et torchon en main, s'attellent à faire briller des carrosseries. Ce sont les laveurs de voitures de la capitale angolaise. Ces jeunes garçons attendent sur les parkings, au pied des tours de bureaux et des immeubles de logements, que l'on sollicite leurs services.

À Luanda, où l'automobile reste le principal moyen de déplacement, le lavage de voitures est devenu une activité à temps plein pour beaucoup de jeunes. Certains se sont lancés dans cette affaire car leur niveau d'études les rendait inéligibles pour des emplois plus officiels. D'autres y ont vu leur dernier recours, après avoir postulé sans succès pour des postes, malgré l'obtention d'un diplôme d'études supérieures. Beaucoup s'y adonnent en espérant que cela ne soit qu'un gagne-pain temporaire, mais finissent pas s'y consacrer des années durant.

Ces hommes généralement âgés de quinze à trente ans, lavent des voitures pour se nourrir, se loger, subvenir aux besoins de leurs familles ou pouvoir se payer les cours du soir.

La plupart d'entre eux se sont approprié des portions de trottoirs, où ils se rendent tous les jours dès huit heures, comme d'autres vont au bureau. Bien connus des habitants et des travailleurs des environs, ces jeunes veillent sur leurs places de parking et surveillent les voitures garées.

Quant au lavage, ils facturent aux clients occasionnels entre 500 et 1000 Kwanzas par voiture. Cependant beaucoup réussissent à fidéliser quatre à six clients, qui leur versent un salaire mensuel en échange d'un nettoyage régulier de leurs automobiles. Le montant de ce revenu varie entre 8000 à 10 000 Kwanzas par voiture.

Aujourd'hui les laveurs de voitures font partis du paysage urbain de Luanda. Toutefois, si cette activités permet à beaucoup de jeunes de survivre, l'exercer n'est pas sans inconvénients. Des agents de la police et des services d'inspection, chargés par le gouvernement de mettre fin aux emplois informels, compliquent le quotidien déjà difficile de ceux qui travaillent dans la rue.

Malgré cela les Luandais continuent de solliciter les services des laveurs de voitures et les trottoirs de la capitale angolaise ne devraient pas perdre leur fonction de « lav'auto » de sitôt.

**A VENDA
MILHO - BOMBO
GINGUBA**



12H - UNE PETITE FAIM

Il est douze heures et à l'angle d'une rue passante de la capitale angolaise, une femme assise sur un tabouret en bois surveille attentive la cuisson de ses grillades. Sur une grille disposée sur un réchaud à charbon de bois, elle fait cuire, du manioc, du maïs, des bananes plantains et des cacahuètes. Elle fait partie des centaines de vendeuses de *quitutes da terra*, d'encas du terroir, qui officient sur les trottoirs de Luanda.

Ces femmes se lèvent à l'aube, pour rejoindre dès six heures du matin les points de vente qu'elles se sont attribués. Le choix de l'emplacement se doit d'être stratégique et la plupart s'installent à proximité des écoles, des bureaux ou encore des arrêts des *candongueiros*, les minibus qui sillonnent la capitale.

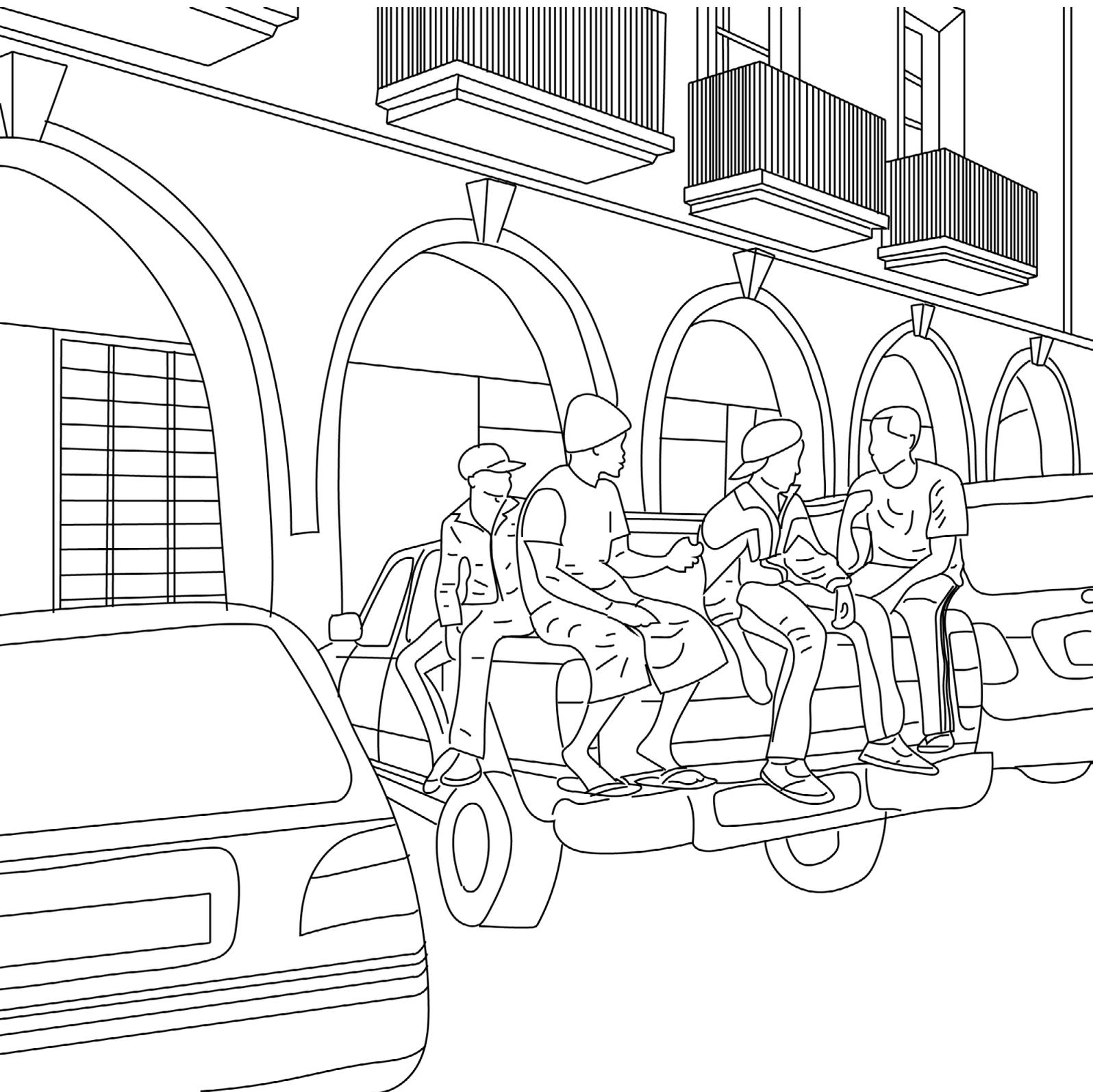
À toutes heures de la journée une clientèle composée d'acheteurs occasionnels et d'habités, aussi bien modestes que aisés, viennent se procurer ces *snacks* particulièrement appréciés des Angolais. Le prix de la portion de manioc varie entre 25 et 50 Kwanzas, tandis que celui de la banane grillée peut atteindre les 100 Kwanzas. Ces tarifs très abordables conviennent à toutes les poches.

Les profits quotidiens varient entre 5000 et 17 000 Kwanzas, soit 8 à 30 euros. Pour maximiser leurs gains certaines vendeuses s'associent pour acheter des terrains et cultiver leurs propres produits. Avec ces sommes, ces femmes parviennent à prendre en charge loyer, alimentation, éducation et frais médicaux de leurs familles.

Toutefois, si la vente de *quitutes* a le vent en poupe, comme tous ceux qui travaillent dans les rues de Luanda, les vendeuses subissent la pression des contrôles policiers. Au nom de la protection de la santé publique, la vente de produits alimentaires sur la chaussée est depuis quelques années fermement encadrée.

Lassées d'être en permanence sur le qui-vive, une quarantaine d'entre elles ont « formalisé » leur affaire, dans le cadre d'un projet porté par le gouvernement. Pour 1000 Kwanzas par mois, elles se sont vues attribuer des roulottes mobiles et une licence. Elles affirment qu'en troquant leurs réchauds pour ce dispositif plus moderne, elles ont gagné clients et tranquillité.

Au final, que l'on opte pour le traditionnel réchaud ou pour des solutions plus élaborées, c'est toujours sur le trottoir que s'organise la vente de *quitutes da terra*.



16H - PRENDE LA PAUSE

Il est seize heures, au pied des immeubles de la capitale et devant les portails entrouverts des maisons individuelles, des groupes de jeunes se sont formés. Assis sur les marches du perron, abrités sous le porche, installés sur le capot d'une voiture ou adossés à un mur, ces adolescents et jeunes adultes discutent de tout et de rien, en regardant d'un œil distrait le va et vient des passants. Ils sont *pausados*. Cette expression angolaise signifie être détendu, calme ou avoir une posture désinvolte. Si on peut être *pausado* seul, on peut aussi l'être en compagnie. Dans ce cas là le mot signifie, se retrouver entre amis, dans une ambiance décontractée, pour ne rien faire de particulier.

Si ces jeunes se donnent rendez-vous sur le trottoir, c'est en partie à cause de l'étroitesse des logements, qui ne permet pas d'y recevoir. Il y a également une volonté d'échapper à la surveillance parentale, pour avoir davantage d'intimité. De plus, la chaleur tropicale luandaise, qui transforme aisément les intérieurs mal ventilés en fournaise, rend attractifs les extérieurs ombragés.

Filles et garçons se retrouvent à la sortie des cours, pour échanger anecdotes et ragots, écouter de la musique, commenter le dernier match de football ou s'adonner à des jeux de séduction. C'est sur les trottoirs que les couples se forment et les amitiés se lient.

Les vendeurs ambulants de la ville courtisent cette clientèle, qui leur achète boissons fraîches et friandises.

Vers 17h30 ceux qui veulent rentrer chez eux avant l'arrivée de leurs parents s'en vont. Les derniers départs se font un peu avant vingt heure, l'horaire du dîner. Les soirs de week-end certains s'aventurent à rester plus tard, mais les nuées de moustiques finissent par forcer les uns et les autres à regagner leurs domiciles ou poursuivre la discussion ailleurs.

Espace public et partagé, offrant pourtant l'intimité que des logements parfois exigus ne peuvent assurer, les trottoirs de la capitale angolaise jouent un rôle majeur dans la sociabilité des jeunes Luandais.



18H - MARCHÉ AUTO-MOBILE

Il est dix-huit heures et pris au piège dans d'interminables embouteillages, des millions de Luandais regardent par les fenêtres de leurs automobiles, en attendant de pouvoir parcourir à nouveau quelques mètres. Sur leurs visages se lit un mélange de fatigue, d'exaspération et de résignation. Cette situation ils la subissent quotidiennement, matin et soir.

Le trafic infernal de la capitale angolaise s'explique par plusieurs facteurs. D'une part alors que la ville a connu une croissance démographique exponentielle ces trente dernières années, c'est toujours dans le centre ville historique que se concentrent l'essentiel de l'activité et des services. Les Luandais affluent donc de toutes parts et convergent vers un unique point, créant des scénarios de congestion. Le mauvais état des routes, leur nombre insuffisant et les multiples travaux menés sur les principaux axe de la ville, aggravent la situation.

Toutefois, si pour certains les embouteillages de Luanda ne sont que désagrément, d'autres y voient une opportunité. Pour les vendeurs ambulants de la capitale, ces hommes et femmes immobilisés, sont autant de clients potentiels. Alors ils profitent du ralentissement du trafic aux heures de pointe pour slalomer entre les voitures et vendre toutes sortes de marchandises.

Les uns proposent boissons et friandises à ceux qui auraient une petite faim. D'autres vendent matériel de papeterie, ustensiles de cuisine, vêtements, credit téléphonique, piles ou chargeurs. Des zungueiras, nom donné aux femmes vivant de la vente ambulante en Angola, stratégiquement installées sur les trottoirs au bord des routes les plus passantes, fournissent en fruits et légumes ceux qui n'ont pas eu le temps de faire leurs courses. En réalité il n'y a pas grand chose que l'on ne puisse se procurer dans les rues de Luanda.

Alors dans cet entre-temps qui les séparent de leurs destinations, certains achètent ce que d'autres leur vendent et le trottoir et la chaussée deviennent marché.



20H - LOISIR EN PLEIN AIR

Il est vingt heures et des groupes de joggeurs et sportifs, ont investi la promenade aménagée le long de l'avenue Deolinda Rodrigues, qui relie le centre ville de Luanda à la banlieue Sud-Est. Ces hommes et ces femmes profitent de la fraîcheur du soir pour pratiquer de l'exercice physique.

Cette portion de trottoir a été réaménagée entre 2010 et 2013, dans le cadre d'un projet de requalification des voiries de la capitale. Au programme, la restauration du pavage, l'amélioration de l'éclairage public et l'installation d'équipements sportifs.

Ce nouveau gymnase de rue fut très bien reçu par la population, qui longtemps a dû se contenter d'improviser des espaces de récréation dans des terrains vagues. Depuis le début des années 2000, bon nombre de ces dents creuses appropriées, ont été privatisées et bâties. Ainsi des terrains de football de quartier ont laissé place à des immeubles de logements ou des bâtiments industriels.

Les larges trottoirs, les terre-pleins spacieux et les quelques places de la ville, sont alors devenus les lieux de rendez-vous de ceux qui n'ont pas le temps, l'argent ou l'envie, de se rendre à la salle de sport. À présent aménagée à cet effet, la promenade de l'avenue Deolinda Rodrigues, est très fréquentée. Le matin on y croise des lève-tôt, qui enchaînent les étirements pour bien commencer la journée, mais c'est en début de soirée que l'affluence est au plus haut.

Si certains préfèrent s'entraîner seul, d'autres profitent de la présence de professeurs de sport, proposant des cours à titre gracieux ou pour des sommes ne dépassant pas les 5000 Kwanzas par mois.

Pour ceux qui souhaitent opter pour des activités moins éprouvantes, des cours de danse sont organisés à la Marginale de Luanda, promenade qui borde le littoral du centre ville. Tous les dimanches soir, on y danse la *Kizomba* et le *Semba*, des danses de salon locales, dans une ambiance légère. Alors que les couples foulent le trottoir au rythme de la musique, d'autres se contentent d'admirer le spectacle et en profitent pour sociabiliser.

Les trottoirs deviennent alors le terrain de sport, le parc ou le jardin dont ne disposent pas les Luandais amateurs d'activités en plein air.

Celui qui passe une journée sur les trottoirs de Dakar, Yangon ou Luanda, sait qu'ils sont bien plus que des lieux de passage. Les habitants de ces villes ont su réinventer et mettre à profit ces portions d'espaces public et leur affecter des usages voire une valeur sentimentale. Ils en ont fait des lieux d'échange et de transaction, où l'on vend, achète ou propose des services, l'espace de *coworking* des auto-entrepreneurs de la rue. Ils en ont fait des hauts lieux de la sociabilité, où l'on demeure, se rassemble, converse, débat, dispute une partie d'échec ou prend le thé. Ils en ont fait des extensions du chez-soi, la cour ou le jardin dont on ne dispose pas, pour accueillir les activités du quotidien qui ne trouvent plus leurs places dans l'espace domestique privé.

En somme, Dakarois, Yangonites et Luandais débordent de créativité et leurs initiatives pour réinventer le paysage urbain, font de Dakar, Yangon et Luanda des villes vivantes et surprenantes. Toutefois, il est important de rappeler que ces pratiques urbaines sont de plus en plus réprimées.

À Dakar, au nom d'une modernisation et d'une « mise en ordre » de la ville, un encadrement et un contrôle croissant de l'usage de l'espace public laissent de moins en moins de place à l'appropriation. Les opérations dites de « déguerpissement » visant les vendeurs ambulants, ne cessent de se multiplier, notamment dans le centre ville.

En 2016, le Yangon City Development Committee's Department of Administration annonçait que les vendeurs ambulants seraient bannis des onze axes les plus empruntés de la ville. Un « recasage » dans un marché comptant 1600 étals était proposé aux quelques 6000 vendeurs recensés le long de ces voies. Quant à ceux qui ne pourraient pas s'y relocaliser, faute de place ou de moyens financiers pour s'acquitter du loyer, il leur était demandé de se rabattre sur des plus petites rues où les clients sont rares.

À Luanda même son de cloche. Des « opérations de nettoyage », tel que l'operação resgate, visant à mettre un terme à la vente ambulante dans la ville, se succèdent depuis le début des années 2010. Pression policière, arrestations, extorsion de marchandises, humiliations voire violences physiques sont devenus le quotidien des vendeurs de rues et notamment des *zungeiras* de la capitale angolaise. En septembre 2013 l'organisation non-gouvernementale Human Rights Watch, publiait un rapport intitulé " «Take That Filth Away» Police Abuses Against Street Vendors in Angola ", pour dénoncer la situation.

Ces trois cas de figure nous rappellent qu'à tout moment des fragments de ville conquis par les habitants peuvent être à nouveau perdus. Ainsi, si reprendre la ville est une nécessité, c'est également un combat.

